

Martine de La Ferrière

Lettres du Cambodge

1947-1950



Martine de La Ferrière
LETTRES DU CAMBODGE
1947-1950

Collection I venticinque / Lettres
dirigée par Elisabetta Sibilio

Impression
Geca / Industrie Grafiche
San Giuliano Milanese (MI)

Mise en page
Maria Chiara Santoro

© Portaparole

7, rue Yvan Audouard
13200 Arles (France)
Tél. +33 4 9091 3861
www.portaparolefrance.com
info@portaparole.it

ISBN 978-88-97539-70-4

1^e édition août 2017

Lettres du Cambodge

Ce livre est un témoignage insolite et poignant. Alors que le Cambodge vient d'obtenir l'indépendance du protectorat français, une très jeune et jolie femme française y débarque pour rejoindre son mari qui vient d'entamer une carrière de diplomate.

C'est l'année 1947 et, contrairement à son voisin le Vietnam où la rébellion gronde, le Cambodge bouddhiste et francophile est un havre de paix. Le couple y connaît, assez vite, le charme de la vie provinciale et le privilège de faire partie du petit groupe des familiers du roi Norodom Sihanouk, âgé de vingt-cinq ans, et qui aime bien la danse et les chevaux. La jeune femme vit à l'ombre de son mari, se contentant d'une vie tranquille sans secousses — « les jours, occupés de petits riens, passent vite » —, elle nettoie les crottes de souris et chasse les cafards, meuble sa maison, lit Proust, Zola, Balzac, écrit des lettres et confie au journal quelques pensées plus intimes.

Au fil des jours sa personnalité se dessine. Nous voyons la jeune femme faire face à des difficultés, tenir les rênes de sa vie et de celle des autres, s'occuper de la création d'une Alliance française et donner naissance à un petit garçon, toujours plongée dans des réflexions profondes et perspicaces. Elle devient femme en même temps que mère.

**MON MÉDECIN
S'APPELLE GEORGES,
VOUS AI-JE DIT
QU'IL EST
LE PETIT-FILS
DE JULES VERNE ?**



Martine de la Ferrière, née en 1926, vit actuellement à Paris. Petite-fille du peintre Jordic, célèbre auteur de livres pour la jeunesse, tué à la guerre en 1915, elle a écrit et dessiné à son tour des albums très originaux qu'elle n'a jamais publiés. Avec son mari, diplômé de l'École nationale de la France d'outre-mer, elle a vécu six ans en Indochine les dernières années de la présence française. Ensuite, quand son mari a intégré le corps diplomatique, elle a beaucoup voyagé : en Europe, en Asie, aux États-Unis.

Elle a publié aux éditions Blanc Silex Jordic, un artiste à l'île aux Moines, une biographie de son grand-père, et, chez Coëtquen, *On n'a pas peur du noir*, un récit sur son père Rémi Péronne, pilote de chasse disparu au cours d'un combat aérien en 1940, ainsi qu'un second Jordic plus documenté que le premier.

Dans l'avion, le vendredi, 28 mars 1947

Maman chérie,

Merveilleux ! Voici comment débute mon voyage.

Depuis ce matin, on cherche à satisfaire nos moindres désirs : sandwiches, brioches, gâteaux, café au lait et boissons nous sont sans cesse offerts. Dans l'avion, le confort est étonnant. Les fauteuils se renversent à volonté. Nous avons des oreillers, des couvertures et un éclairage individuel nous permettant de parcourir les revues que l'on nous distribue. Nous sommes à peine secouées. Catherine et moi, seules femmes à bord, nous sommes séparées par le couloir. La plupart des autres passagers sont des officiers qui rejoignent le corps expéditionnaire français en Indochine. Je suis si curieuse de tout ce que l'on peut apercevoir du hublot que mon voisin me permet de prendre sa place dès que la vue en vaut la peine. C'est ainsi que j'ai pu m'extasier de la vallée du Rhône et des abords de la Sardaigne. Il est une heure trente et nous approchons de la Tunisie, notre première escale.

Déjà l'avion amorce sa descente. Désagréable impression dans les oreilles et l'éblouissement de ce premier contact avec l'Afrique : des oliviers, des palmiers et de grands champs de fleurs jaunes.

L'arrêt à Tunis a duré une heure durant laquelle nous avons déjeuné somptueusement au restaurant de l'aéroport. Les privations qu'hier nous connaissions à Paris ont été biffées d'un trait.

Notre second arrêt au Caire ou plutôt à Héliopolis m'a laissé une impression sinistre. Nous y sommes arrivés de nuit et l'atterrissage a été difficile. Des individus aux mines inquiétantes se précipitaient sur nos bagages. Ils nous assaillaient, se cramponnaient à nous pour nous vendre des poignards et des matraques.

Le Grand-Hôtel où l'on nous a conduits est d'un luxe fabuleux : immenses halls, pièces grandioses mais une salle de bain seulement pour quatre personnes ce qui n'est déjà pas si mal. Catherine, dont je partage la chambre, et moi nous avons fait un petit tour en ville avec un jeune officier. Nous n'avons rencontré que crasse, fortes odeurs et des hommes accroupis un peu partout. Certains jouent aux dés à même le sol. Les vitrines sont remplies de chocolat, de cigarettes et de tout ce qui nous manque en France. Nous nous sommes bel et bien fait rouler en achetant deux paquets de cigarettes pour la moitié d'une livre anglaise. La prochaine fois nous serons moins naïves.

Rentrées à l'hôtel, nous nous sommes douchées. Un indigène s'est installé sous notre fenêtre... De la musique au loin. Couchées à une heure, nous avons tenté, en vain, de trouver le sommeil.

* * *

À quatre heures, il a fallu se lever. Envol à 6h30. Le désert, le désert sans interruption. Nous survolons l'Arabie. On distingue d'extraordinaires étendues vallonnées sans végétation ni habitations. Je suis fascinée par la vision du monde vu du ciel et je comprends maintenant la grande passion de mon père pour l'avion, cet engin fabuleux et le sens de sa mort en plein ciel, au combat...

Mon enthousiasme se mêle étrangement au grand chagrin d'évoquer la guerre ainsi qu'à celui de vous avoir quittée toutes les deux. Voici que l'on me signale une lagune. Nous approchons de Bassora.

Je vous embrasse très fort, Marie

... ..

Calcutta, le dimanche 30 mars 1947

Nous voici à Calcutta, chère maman, ville de mes rêves avec le Gange, les bûchers funéraires, les rites étranges... Je suis dans notre chambre et je n'ai rien vu. Il fait très chaud, le grand ventilateur au plafond brasse un air lourd. Des multitudes de corbeaux croassent devant l'hôtel et sur le rebord de notre balcon. Sinistres oiseaux qui envahissent la ville.

Nous sommes arrivées à 8h ce matin après une nuit de vol. Un car est venu nous chercher pour nous conduire en ville. La traversée matinale de la banlieue m'a passionnée. Les hommes sont souvent très beaux, racés, drapés dans des étoffes. Les femmes, de vrais bijoux,

également drapées, mais de façon différente avec un pan qui peut couvrir leur tête. Petites maisons de torchis. Partout la foule et des marchandises étalées en plein air : des paniers d'oranges, des pastèques, des fleurs, des légumes, des épices... Coiffeurs dans la rue avec le client accroupi par terre. Beaucoup d'enfants, des pousse-pousses, des omnibus bourrés à craquer.

Peu à peu apparaît le visage du monde moderne, sa publicité tapageuse et des taxis jaune vif conduits par des indigènes habillés à l'européenne : nous entrons dans la ville. L'architecture est hétérogène. Malgré les boutiques encore fermées, les rues grouillent de monde. Nous arrivons au Grand-Hôtel, qui porte bien son nom car Catherine et moi, nous sommes installées dans une suite. N'osant pas sortir seules, nous avons attendu que le jeune officier et d'autres passagers nous accompagnent. Des bandes de mendiants, d'infirmités et de gosses s'accrochaient à nous. On devait se fâcher très fort pour se débarasser de la cohorte. Après l'achat de quelques bricoles, nous sommes rentrées déjeuner. On nous a offert des plats nouveaux, du poulet au curry, des tranches de poissons frits avec des raisins de Corinthe, des soupes roses, des boulettes étranges, beaucoup d'épices, du beurre de chamelle, des fruits, des fruits ! Il fait si chaud que nous sommes montées prendre une douche, et nous reposer en attendant la promenade projetée par nos compagnons.

À cinq heures, les garçons se disent si fatigués qu'ils renoncent. Quel dommage ! Nous ne verrons pas le Gange. Ils assurent que cela n'en vaut pas la peine et, pour se faire pardonner, nous offrent des boissons, des glaces et encore des glaces à la crème. Les corbeaux

picorent les ordures dans la rue et poussent des cris sinistres. Ils sont énormes et monstrueux.

Je vous embrasse tant et tant, Marie.

Prey Veng, le dimanche 6 avril 1947

Nous sommes arrivés hier soir à Prey Veng. Au réveil, nous avons appris que nous étions invités à un pique-nique organisé par le gouverneur cambodgien de la province. Nous partons dans quelques instants. Notre maison est charmante avec des domestiques dans tous les coins. J'en ai presque peur et n'ose pas leur parler. Nous sommes, François et moi, les seuls européens à quatre-vingt-dix kilomètres à la ronde. La voiture nous attend. Je dois vous laisser. Il y a une chambre pour vous dans la maison.

Je vous embrasse, je vous embrasse, Marie.

Prey Veng, le jeudi 10 avril 1947

Enfin, je peux vous écrire une vraie lettre. J'attendais ce moment avec impatience car, depuis le fameux vendredi 28 mars, j'ai vu tant de choses que je craignais d'en oublier avant de vous les avoir racontées. Ma vie n'a été qu'une suite de sensations nouvelles et de découvertes.

Je n'en finirais pas si je vous détaillais tout mon voyage. Je suis arrivée, comme prévu lundi 31 mars vers 13h30, à Saïgon par une chaleur torride. Je n'avais pas fermé l'œil la nuit précédente comme d'ailleurs les deux nuits d'avant. J'avais beaucoup maigri en l'espace de ces trois

jours et depuis Calcutta où Catherine et moi avons essayé de nous reposer, j'avais pris une drôle de mine. Ma robe bleue, assez fripée, me donnait un air minable. C'est ainsi que cette arrivée que j'avais prévue à mon avantage fut tout à fait ratée.

Après de longues formalités, nous avons retrouvé nos maris que nous avons déjà aperçus de loin, derrière une barrière. François, qui, dans sa dernière lettre, m'avait demandé de me faire très belle pour nos retrouvailles, reconnaissait à peine sa femme, mais il a su ne pas montrer son désappointement. Dehors, le chauffeur nous attendait avec un gros bouquet. Nous sommes partis, à fond la caisse, le chauffeur derrière, François conduisant. Le chauffeur n'a généralement pas d'autre mission que de garder et réparer la voiture.

... ..

Prey Veng est un nid de verdure et de chants d'oiseaux. Notre maison est agréable, bien aérée par de vastes fenêtres sans croisées donc toujours ouvertes.

Il s'y trouve deux chambres, une salle d'eau, un séjour et un petit bureau. La salle de bain me semble luxueuse avec une sorte de haute baignoire en carreaux blancs. Derrière, se trouve une énorme jarre remplie d'eau fraîche et une sorte de casserole pour la puiser. Cette nouvelle façon de se doucher sans eau courante ni eau chaude me plait bien. Nous n'avons pas de frigidaire. Comme en France, ils sont ici inabordables, mais deux fois par semaine notre cuisinier achète une barre de glace, qui vient de Phnom Penh sur la chaloupe d'un Chinois. Conservée dans de la sciure de bois, on l'utilise

seulement avant les repas pour rafraichir les cognac sodas (boisson habituelle) de François, « mosieur conseiller », dit Mom, notre boy (homme à tout faire).

... ..

Prey Veng, le mercredi 23 avril 1947

Maman, comme les courriers sont lents ! François est à Svay Rieng. Il reviendra demain à temps pour un grand tralala à la Maison de France : nous y recevons douze personnes importantes dont un colonel. Je suis restée pour veiller à la préparation du repas.

Nous revenons de Phnom Penh où nous avons passé le week-end. Monsieur Duval, un brave type qui supervise le travail de François, avait eu la gentillesse de nous faire inviter à une grande soirée au Palais Royal. Elle était donnée par Norodom Sihanouk, en l'honneur du départ de monsieur Pénavaire, commissaire de France au Cambodge. Pour nous, qui n'avions jamais vu le roi, ni le gratin des Cambodgiens et Français de Phnom Penh, c'était un événement. Pour la circonstance, j'avais sorti la robe en soie rose de mon arrière grand-mère que vous m'avez si joliment ajustée. Je savais que le tissu fragilisé par le temps, la forme moulante avec un semblant de traîne, ne se prêtait pas à des mouvements trop vifs, mais je n'avais rien d'autre et me promettais de faire attention. François portait un spencer blanc que sa peau bronzée mettait en valeur. Si j'avais rêvé la suite, j'aurais pensé faire un cauchemar, mais la réalité est bien pire.

La soirée avait lieu au palais Khémarin, la résidence privée de Norodom Sihanouk. J'avais l'impression d'entrer

dans un lieu digne des mille et unes nuits et j'étais très intimidée. Rencontrer un roi m'impressionnait. Il nous a accueillis à la cambodgienne, paumes jointes et large sourire. J'ai bafouillé une réponse.

Ronds de messieurs, ronds de dames, nous nous sommes assis pour assister à un spectacle de danses cambodgiennes exécutées par le corps du ballet royal. Les gestes sont lents, un peu monotones, caractérisés par une grande souplesse des poignets, des mains, du cou et des positions de jambes très particulières. Les costumes des interprètes étaient somptueux, enrichis de fil d'or. Ensuite, deux courtes pièces, écrites et jouées par le roi dans lesquelles il interprétait le rôle d'un poi-vrot, nous ont été présentées. Les invités ont beaucoup applaudi. Le jeune souverain, qui a, je crois, vingt-trois ans, l'âge de François, ne boudait pas son plaisir. Peu après, place au bal. Bon orchestre.

— Le petit bonhomme qui joue du saxophone est le prince Norodom Suramarit, père du roi, m'a soufflé Catherine.

On passait de délicieux gâteaux. François et moi, nous nous sommes mis à swinguer, comme nous le faisons à Paris et sans savoir que cette façon de danser était encore inconnue au Cambodge. Le roi nous regardait avec des yeux surpris, ravis. La danse terminée : applaudissements. Le roi nous a demandé de continuer seuls devant les invités. Nous étions gênés, mais nous ne pouvions pas refuser.

L'exhibition a été complètement ratée — rencontres brusques, faux pas, embrouillaminis de pieds dans la robe — et la dentelle qui entourait mon décolleté, malmenée par l'action, s'est mise à pendre...

Succès fou. Applaudissements. Félicitations du roi.

Une dame qui se dit couturière m'a entraînée à l'écart pour réparer adroitement les dommages.

— C'est Son Altesse Royale, tante du roi, m'a chuchoté Catherine.

L'orchestre a joué un tango. François et moi, nous l'avons très mal dansé, mais le roi enthousiaste nous a demandé de poursuivre seuls. Quoique un peu flattés, nous étions ennuyés. Tout le monde nous regardait. On nous félicitait. Les dames à succès de Phnom Penh étaient furieuses... enfin passons.

Nous nous sommes lancés. François se prenait les pieds dans ma traîne... figures pitoyables. Tout à coup : crac... J'ai senti un courant d'air sur mon derrière : horreur ! Et moi qui, sous la soie délicate (avec l'accord de François), avais renoncé à l'épaisse culotte Petit Bateau qui gâchait la robe ! Quelle honte ! Tout un panneau de ma toilette, partant de la taille jusqu'au haut de la cuisse, s'était décousu des deux côtés. Stupéfaction de l'assemblée. J'ai battu précipitamment en retraite, suivie de François qui essayait, de faire se rapprocher les morceaux. Un flot d'invités est arrivé avec épingles et bons conseils. Ils n'avaient pas eu le temps de réaliser tout à fait la situation. Le commissaire Pénavaire était hilare.

Je me suis enfuie avec la princesse couturière. Elle m'a conduite à la chambre du roi. Et lorsque j'ai souhaité un coin tranquille où me déshabiller, elle m'a indiqué la salle de bain royale. Elle est grandiose, toute bleue, avec une baignoire dans laquelle on descend. Quand j'ai eu besoin de quelque chose pour couvrir ma nudité, Son Altesse a cherché et n'a trouvé que le sampot du souverain disposé

sur son lit pour la nuit. En soie noire, à ramages ton sur ton, il était magnifique. Je me le suis ajusté.

Comme vous pouvez l'imaginer, maman, cela m'a fait un drôle d'effet de mettre le vêtement qu'un roi porte pour dormir et je me suis pincée pour vérifier que je ne rêvais pas. Pendant que Son Altesse royale s'employait à fermer la plaie béante de ma robe, j'ai inspecté la chambre. Elle était spacieuse, pleine du désordre d'un soir de gala : vêtements par terre dans tous les coins, cravates, petites culottes de femmes. Rouge à lèvres et poudre traînaient sur la commode. Le roi, encore célibataire, a déjà plusieurs enfants d'origines diverses. J'ai avisé le Peigne Royal. Il était propre : je me suis coiffée et j'ai enfilé la robe réparée. Un peu de poudre de la première favorite, un peu de rouge à lèvres et j'étais prête. La gentille princesse couturière avait du mal à garder son sérieux. Je ne savais plus où j'en étais et m'affolais à l'idée de reparaître. Je suis entrée avec toute la dignité dont il m'était encore possible de faire preuve. J'ai été chaleureusement accueillie par tous.

— Personne n'a rien vu sauf l'orchestre... peut-être, m'a soufflé Catherine.

— Tant pis !

Le roi m'a entourée d'attentions délicates : il tenait à me servir lui-même à souper, il m'a apporté des bracelets de fleurs pour me remercier « d'avoir si gentiment prêté mon concours à cette soirée ».

Je l'ai prêté... et comment !

... ..

Maintenant que les pluies sont régulièrement installées, chère maman, l'eau gagne de jour en jour autour de Prey Veng. De ma fenêtre, je vois une vaste étendue bleue qui, peu à peu, va monter jusqu'à la route qui longe notre jardin. Dans un mois Prey Veng sera une presqu'île. La saison des mangues bat son plein. Quel délice !

Conception graphique Catia Caruso
Illustration, *Manguier*, Évelyne Carubini

ISBN 978-88-97539-70-4



9 788897 539704

18 euros

3.23